

Pierre Patrolin

La Traversée de la France à la nage



Extrait de la publication

La Traversée de la France à la nage

Pierre Patrolin

La Traversée de la France à la nage

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1400-4
www.pol-editeur.com

En relevant la tête, apparut, au-dessus d'un train de barges lourdes enfoncées dans les reflets de bronze et d'argent sale de leur sillage, le triangle des pentes où le virage de la vallée s'élargissait. Dévalant le sommet des coteaux, une cascade de grands pins alignés, noirs et silencieux, plongeait en rangs serrés vers les eaux de la Meuse.

Derrière cette pointe sombre, les frondaisons roussies d'une forêt de chênes, de hêtres et de charmes mêlés dominaient la ligne claire des frênes et des aulnes le long du tracé des rives. Plus haut la roche affleurerait partout, veinée de gris ou de roses, d'ardoises aux ombres minérales. Le ciel s'élevait au-dessus. Un grand trapèze oblique chargé d'eau et de vent.

Je nageais depuis longtemps, sans réfléchir. Sans me fatiguer surtout. Martine, nos amis et leurs enfants étaient restés près de la berge, devant une plage de pelouse en contrebas de la route de Monthermé. Ils craignaient le courant, et les vagues levées par le sillage de chaque péniche. Ils préféraient se contenter de barboter, en bavardant les cuisses dans l'eau, les épaules au soleil, aussitôt voilé par les nuages.

J'avais lancé en riant que je rentrais vers Paris à la nage, avant de plonger, résolu à me diriger vers l'amont, vers la boucle où la Meuse disparaissait dans un long virage. La rivière paraissait s'enfourer sous une pente de forêt, absorbée par le manteau de feuilles et de branches qui fermait l'horizon.

La vague levée au passage d'une péniche plus rapide suffit à tout masquer : je nageais sur le ventre, et cette houle m'entraîna. Emporté avec elle, je remontai aussitôt le courant sans effort, au rythme de son moteur. Dans la vapeur bourdonnante de ce moteur, un toussotement mat et régulier, entêtant, à la fois amorti par la surface de l'eau et réfléchi sur la cloison de forêt qui montait vers le ciel.

Dans le silence de ce moteur quand il eut fini par s'éteindre, loin devant moi : j'avançais désormais sans nager, ballotté par le clapot. Sur le côté, la berge s'inclinait comme un quai. Comme une rampe à gravir, en remontant le flot. Bientôt dépassé par l'élan de cette vague, je me résignai à m'approcher du bord. Des enfants y couraient, poursuivis par un chien. Il jappait comme on rit, aigu et clair sous le soleil revenu dans la vallée.

Je ne parvins pas à les suivre. Pourtant, à la corde de la courbe, à l'opposé de la grande pente sombre et verte qui venait tomber dans l'eau, et évasait son coude, un remous favorable permettait de remonter le cours de la rivière sans forcer sur les jambes. Là-bas, vers l'autre rive, au large du virage, les eaux creusaient en affouillant la berge, elles disparaissaient sous le couvert des arbres pour dessiner un grand trait noir, concave dans le désordre des branches penchées au-dessus du lit pour y tremper leurs feuilles. Cette ombre brune au pied de la vallée paraissait s'y enfoncer, pénétrer la terre sous le relief d'un massif boursoufflé par le sombre moutonnement d'une forêt posée sur l'eau. Une forêt sans troncs, sans racines, flottant immobile et légère, verte surtout, sans se laisser emporter vers l'aval.

Je doublai lentement cette montagne végétale pour me diriger à présent vers l'alignement lumineux d'un carré de longs peupliers balancés par le vent. Derrière, les troncs blancs de bouleaux aux petites feuilles agitées, certaines déjà jaunes, émergeaient des broussailles pour couvrir le dévers au centre de la boucle. Je suivais désormais une lourde péniche qui, sous un pavillon belge, remontait péniblement le fleuve. Elle longeait les berges à l'allure du pas, et progressait sur l'eau sans lever la moindre houache. Je la suivais sans peine, d'une brasse énergique derrière sa poupe arrondie. La

fraîcheur de l'eau, la légèreté de l'air, les couleurs de l'automne me portaient dans son sillage. Je progressais facilement, malgré le courant contraire. Si facilement que je m'imaginai réellement rentrer à Paris à la nage. Je dormirais au bord de la rivière. À Charleville par exemple. Sous un pont, ou dans l'auberge d'une écluse. En remontant d'abord les méandres de la Meuse, avant de basculer vers le bassin de l'Oise, par la Vesle ou un quelconque affluent de l'Aisne pour descendre vers le sud. Je n'aurais pas besoin de carte, ni d'itinéraire, je me contenterais de suivre le cours de l'eau.

Un peu plus loin, lorsque la péniche qui me précédait s'écarta pour s'engager dans le creux d'un chenal ouvert entre la rive et la pente de forêt, je renonçai à bifurquer et poursuivis seul vers l'amont.

Aussitôt les talus latéraux devinrent plus sauvages, encombrés d'herbes hautes, de graminées déjà fanées, de jeunes saules et de futurs vergnes. Les roseaux dominaient. Cette broussaille épaissit rapidement, au point de s'élever jusqu'à masquer le paysage. Seule subsistait, par endroits, la crête rocheuse, grise sous un ciel blanchi par sa propre lumière.

Les premières feuilles se laissaient déjà tomber. Elles glissaient à ma rencontre, posées à la surface d'une masse turbide épaisse, verdie par la vase issue des profondeurs. L'eau était devenue lente, trouble, opaque comme une boue très diluée où rôdent des insectes, un flot de particules en suspension, une matière liquide et odorante qui portait mieux mon corps. Deux haies touffues compactes encadraient ma progression, une chaleur humide se réfléchissait sur ces parois dans un relent de vase et de limon. Leur silence étouffé s'écoulait à l'ombre des deux fourrés dressés le long de l'eau pour la contenir. Le vent avait renoncé à y pénétrer. Dans ce lent virage, le flot sans rides, chargé de terre, lesté de sédiments, rampait inexorable entre ces deux cloisons, en attendant de retrouver sa liberté.

Le monde autour avait disparu. Nul moteur. Plus de pont, pas une construction, aucun ponton. Pas même un héron. Une masse d'eau brunâtre qui glisse sans rien qui puisse l'arrêter, ni ralentir son cours. La Meuse ne coule plus, elle glisse. Elle glisse comme une plaque, une plaque d'eau figée qui descend lentement sa vallée.

Je nage sans bruit, attentif à chacun de mes mouvements. Je glisse aussi, en silence contre le courant, seul, sans téléphone, sans vouloir imaginer ce qui m'attend. Longtemps.

Je remontais encore ce lent couloir glauque lorsque, vers le centre de la nappe, l'eau se fit plus limpide, et le courant plus fluide. Un sillon d'eau moins tiède, légère, presque vive, exhalait un frisson de fraîcheur. Cette onde liquide, claire, un filet translucide qui fendait la moiteur, gagna rapidement toute la largeur du fleuve.

La Meuse déjà plus blanche coulait plus vite. Le courant forçait. Je progressais subitement avec difficulté, éclaboussé sans cesse par la succession nouvelle de courtes vaguelettes, repoussé par la force soudaine du flot contre moi. Je devinai, devant, l'éclat d'une cataracte où le débit s'accélérait. Je tirais sur mes bras pour atteindre l'obstacle. À mesure que j'en approchais, il me refoulait plus violemment, me repoussait dans un tourbillon d'écume et dans le bourdonnement d'une chute. Je me cramponnais à l'idée d'avancer, je suffoquais dans le remous, avec la volonté de m'agripper, de parvenir à saisir quelque appui, d'empoigner un soutien pour reprendre mon souffle, de repousser toute l'eau qui me submergeait, en forçant sur les reins. Mon genou cogna le sol. Je lançai le bras vers l'avant. Il rebondit dans le vide. Je me cambrai, brutalement rejeté sur le dos.

Le fleuve me repoussait. Un torrent d'eau blanche déferlait sur mon visage, pour m'interdire d'avancer. Pour m'étouffer. Pour me noyer dans une eau froide. Et m'entraîner vers le fond. Pour m'attirer sous l'eau, seul, sans air, sans personne à qui tendre le bras. Seul contre le courant, face à la force de l'eau, aveugle et continue. Sans bouée, sans flotteur, sans l'idée de crier. De peur d'ouvrir la bouche, et de cesser de respirer.

À chaque tentative, je revenais plus obstiné. Refoulé dans la turbulence, je tendais l'autre main quand mon torse vint racler une masse lisse, humide comme une mousse où je pus m'accrocher. Dans un dernier effort, j'avais réussi à me redresser : j'étais debout sur un seuil de mortier qui barrait toute la largeur du lit entre des piles minces de ciment blanc. Debout sur une grande marche d'une faible

hauteur, où le fleuve se déversait joyeusement entre des blocs de béton. Un trait blanc, qui traversait mes mollets avec vigueur, sous la passerelle de métal qui reliait les deux rives. Un ruban d'écume claire. Lumineux et sonore. Le feuillage agité de deux bordées de frênes parallèles y résonnait en écho au grondement de l'eau à l'instant de son saut. Je vacillais sans tomber, je résistais sans peine à la puissance du flot qui battait mes chevilles, avant de me résoudre à rejoindre la berge.

Je restai longtemps assis avant de repartir. Essoufflé, incertain devant la construction du barrage. Je voulais continuer. Dépasser le prochain virage, avant de revenir. Ne pas rebrousser chemin avant d'avoir constaté que la vallée continuait encore. Avant d'avoir vérifié comment elle se poursuivait derrière la masse opaque des arbres qui semble l'absorber dès que son cours s'incurve. En suivant la pente naturelle qui la fait avancer : sur la gauche de la vallée, la même péniche belge déboucha du chenal percé pour éviter le déversoir. Elle remontait le courant, en bourdonnant, dans un mouvement lent, que rien ne semblait pouvoir arrêter.

J'avais plongé dans son sillage, elle filait doucement devant moi, vers l'amont : après avoir laissé derrière lui les murs abandonnés d'une série d'anciens bâtiments industriels, le méandre s'ouvrait à présent sur un rang de constructions plates et régulières, de façades modestes adossées à la route qui s'élevait vers l'appui d'un talus. Le toit des automobiles y scintillait sous un clocher d'ardoises. Une ville basse s'allongeait au bord de l'eau, dans la torpeur de la fin de l'été.

Après le pont et les cités ouvrières, la chaussée s'écarta de la rivière pour éviter une seconde ruine dont la cheminée, un cylindre de brique, s'écroulait à travers des verrières éventrées. Ensuite, le chemin de halage suivait la rive pour dépasser une ancienne usine. Une forge autrefois. Au-dessus d'un appontement abandonné, les herbes hautes avaient usé les murs de l'enceinte. Derrière, six travées d'entrepôts, parallèles, et silencieux. Des parois de brique grise sous une charpente de tuiles. Un parfum de menthe sale, de terre sèche s'en échappait. Je nageais rapidement, le long d'un amas de

ronces, de fers rongés par les orties et gagnés par la rouille. Une grive s'en envola. Et disparut.

La berge contournait les ateliers, avant de disparaître sous le couvert d'une rangée d'arbres. Devant moi, s'ouvrait un confluent. Les eaux d'une rivière étroite venaient gonfler celles de la Meuse. Leurs deux bras se rejoignaient pour m'offrir la possibilité d'un choix. J'ignorais alors que la Semoy remontait vers les Ardennes wallonnes, et retournait vers la Belgique, je présumais surtout me heurter sur son cours à de nouvelles retenues, d'autres barrages, peut-être infranchissables. La vallée de la Meuse me conduirait également à rencontrer de nombreux affluents, à répéter mon indécision. Aucune alternative ne s'imposait, alors que je pouvais concevoir qu'en dévalant tout fleuve mon itinéraire me conduirait spontanément vers ma destination. Sans compter que, porté par le courant, ma progression serait plus agréable, sinon plus rapide : je me représentais déjà traverser la campagne, ou les villes, à la dérive, porté par le flot, sans but, sans chagrin à noyer, sans rien à oublier. Sans prévenir quiconque. Comme une goutte d'eau, qui descend vers la mer. Comme le sable plutôt, dont les grains sont emportés par le mouvement de la rivière.

J'hésitais un long moment, flottant entre deux eaux, les jambes dans le courant, mais rien ne m'incitait plus à renoncer ici, sans bagage et sans vêtement, que la perspective de pouvoir recommencer. De devoir continuer. J'avais surtout compris que pour éviter toute incertitude, et m'interdire tout découragement, il fallait que je m'applique à suivre le cours naturel des pentes et des bassins : ma détermination serait entraînée par les flots. Pourtant, la sensation exaltée d'aller à l'encontre de l'eau, l'idée de remonter les vallons vers les sources, d'affronter le débit en escaladant les chutes, de gravir les sommets à la nage, de m'élever ainsi vers les nuages, m'excitait tout autant. Je ne voulais pas l'oublier.

Au moment de lancer mon sac dans la Garonne, au Pont du Roi, j'ignorais que j'allais plonger dans une eau froide. À la fin de l'été. Dans un fleuve jeune, grossi par une eau claire, froide, blanche, où j'avais décidé de sauter. Sans réfléchir. Sans imaginer ce qui m'attendait sous un ciel incertain : dans un instant, je plongerai sans hésiter, sous un pont de béton neuf bâti pour remplacer l'ancienne arche de pierre qui marquait depuis toujours la frontière espagnole. Je sauterai derrière mon baluchon, dans une vallée taillée à travers la montagne, creusée dans une roche humide, ruisselante après la semaine de pluies et d'orages qui m'auront précédé. Je plongerai confiant. En sachant où je vais. Remonter vers le nord. Par les plaines du centre, la Creuse ou la Vienne. La Dordogne peut-être. Puis le Cher, l'Indre, l'Eure. La Loire et la Seine. L'Aube. La Bresle ou le Rognon, jusqu'à la Meuse enfin.

Enveloppé dans la gerbe d'eau soulevée par mon saut, je reprendrai déjà mon souffle. Le torrent m'entraînera aussitôt pour m'aspirer dans son eau froide. Une eau glacée qui me saisira les jambes, qui me serrera la poitrine en comprimant le torse autour de mes poumons. Une eau vive, dure, que je battrai avec vigueur pour oublier le froid. Je nagerai. Les galets s'écarteront, je m'agripperais à mon baluchon qui flottera devant moi pour me protéger des rochers affleurant. Tiré par le courant autant que poussé par le flot clair et rapide qui se fraye un passage sinueux au creux du lit de la Garonne.

Je descendrai sans réfléchir vers une vallée ouverte, où les arbres se feront rares en montant vers les crêtes. Les amas de rocs bruns et

les buissons des pentes convergeront vers le sillon tracé par le fleuve, à peu près large à cet endroit comme une petite route de campagne : je croiserai un camion qui monte vers l'Espagne, chargé d'eaux minérales. Ou de boissons gazeuses. Un camion rempli d'eau qui gravit la montagne. Les roues noires, il portera sur la bâche de son flanc le dessin d'une crête bleue et blanche, trois sommets enneigés, et soulignés de rouge. La route s'élèvera un peu, en longeant la rivière.

L'eau débordera presque les berges, gonflée par les pluies, elle viendra filer au ras des rives, en frôlant la roche et les racines. Je descendrai sans effort, conformément à mes prévisions. Parfois un rocher plus saillant m'écorchera les genoux, le tranchant d'une arête me griffera les cuisses, quand je devrai surtout battre constamment les pieds pour maintenir mon corps transi à la surface de l'eau.

Souvent l'écume blanchie d'un tourbillon me dépassera. Les embruns m'éclabousseront. Le courant me portera, il choisira ma route à travers le cours torrentueux du fleuve, tapissé de galets roux, jaunes, ocre, presque orange sous une eau souvent turquoise. Je filerai entre les fougères. Je progresserai rapidement, la tête dans le courant, je descendrai dans une eau froide et rattraperai bientôt l'autobus en provenance de Lerida qui m'aura déposé à la frontière.

Un sentiment d'euphorie prématurée me gagnera déjà, emporté par une eau rapide et favorable, en direction du nord sans m'interroger pourquoi j'aurai décidé de me fixer la frontière belge comme ultime objectif, comme le seul terme possible à mon voyage, lorsque je finirai par m'apercevoir que ma vitesse commençait à décroître sensiblement. Les berges se seront éloignées, bordées d'arbres plus élevés. La route qui cheminait à mes côtés aura disparu. Le lit se sera élargi, le courant anémié. Je nagerai bientôt dans l'inquiétude : devant moi s'ouvre seulement un grand triangle plat, dont l'eau désormais bleue semble devoir s'arrêter sous le trait d'une ligne droite et grise qui barre la montagne. Une longue digue basse que le niveau de la crue paraîtra vouloir déborder.

Parvenu au centre de la retenue, en évitant une sorte d'île accumulée au milieu du plan d'eau, un banc de terre maigre, aujourd'hui à peu près submergé, où les broussailles et les roseaux s'accroche-

ront dans un bouquet très vert, je flotterai jusqu'à l'ouvrage de béton plat qui contiendra le fleuve. Tout autour les sommets encercleront le paysage, où subsisteront des restes de neige sale au pied des arbres, autour de leurs racines accrochées aux éboulis. J'accosterai facilement sur le remblai, tant le niveau sera haut. En contrebas de la retenue, une prairie s'élargira à l'endroit de l'ancienne vallée.

À l'extrémité du chemin de ciment clair appuyé sur cette épaisse levée de terre dressée au creux de la montagne, un déversoir écumera en lâchant le trop-plein du barrage. Sous la passerelle tendue en travers de cette ouverture, un canal de maçonnerie laissera tomber la Garonne sur une hauteur impressionnante : un mur d'eau blanche rebondira sur un radier bouillonnant dont l'écume se dissipera dans le vert encore un peu bleu du fleuve après son saut. De part et d'autre, deux échelles de service s'accrocheront à chaque paroi verticale pour finir au pied de la chute : elles conduisent à deux avancées dressées au-dessus du flot libéré par l'ouvrage dans un vacarme humide, et continu.

Descendu sur la première de ces deux langues de béton qui surplombent le remous assourdissant de l'eau, j'enjamberai le parapet sans hésiter et, sans attendre d'en évaluer la profondeur, je plongerai à nouveau dans le fleuve. L'eau m'emportera aussitôt. Je dévalerai avec délice un cours étroit et vif. Le flot rapide courra entre les rives, frôlera l'ombre des arbres, longera une grève de sable clair puis s'arrondira sous les feuillettes luisants d'un talus de schiste gris, avant de rebondir vers la ligne des jeunes saules alanguis de part et d'autre de la berge. J'avancerai couché. Allongé sans effort. Je voyagerai allongé. Sans bouger au-dessus d'un lit de galets qui rouleront avec moi. Lancé à la dérive par un courant habile à m'éviter les obstacles, à contourner les bois morts, sinuant allègrement au fond d'un ravin étroit creusé dans la roche dure des Pyrénées. La courbe d'un long virage me reconduira au pied de la route, en contrebas des prairies qui montent vers les sommets. Je filerai sans m'arrêter. Au loin, les pics les plus élevés se perdront dans la brume humide qui descendra du ciel. Je ne craindrai pas la pluie, dont les averses viendront gonfler le courant pour me porter plus vite.

Après avoir évité une île, où les cimes des branches lancées au-dessus du torrent auront fini par se rejoindre pour former une voûte de feuilles que le soleil hésite à traverser, au sortir de ce tunnel plus frais dont la lumière verdissait la transparence de l'eau, le bras principal s'allongera dans une interminable ligne droite, un long tronçon fuyant la ligne des crêtes vers un vallon désormais plus large. De part et d'autre, les arbres alignés ou rassemblés en bosquets, les troncs blancs de quelques bouleaux épars, les écorces des trembles, des érables blancs et des peupliers noirs, barreront le paysage dans un couloir de frondaisons épaisses où le vent viendra s'éteindre. Des blocs de roche émoussée émergeront au milieu du lit, dans des gerbes d'écume claire qui éclateront sur l'eau. Quelques rares trouées laisseront parfois apparaître un bâtiment, des volets rouges, la route encore à droite, l'amorce d'un terrain de camping, le plus souvent des prés où paissent les troupeaux. Des châtaigniers. Plus loin, j'entendrai un moteur, je devinerai derrière les troncs le mouvement rapide d'un véhicule, un goût de fumée derrière les feuilles, le crissement des pneus sur un chemin de terre sèche, la tache colorée d'une carrosserie qui disparaîtra en s'éloignant. Je rejoindrai ensuite le reste de poussière qui montera dans le ciel.

Sous moi, l'eau restera claire, limpide sur le socle des rochers. Par endroits plus profonde, sa teinte s'obscurcira. Son vert noircira dans des nuances sourdes dès que le fond se creusera, et retrouvera sa clarté à l'approche d'un virage. Des ruisseaux nombreux, et glacés, apporteront leurs eaux fougueuses à mon entreprise. Ils dévaleront depuis les forêts de hêtres qui surplombent la vallée, et viendront grossir le flot qui descend la montagne. L'eau froide bondira sur les galets, elle m'entraînera de plus en plus vite.

Après avoir franchi un passage dont les rives se resserraient sous la pression des aulnes agglutinés au bord de l'eau, l'ombre fugitive des arches basses du premier pont jeté au-dessus de la Garonne m'assombriera un instant. Je ne l'aurai pas vu s'approcher, et la vitesse acquise m'interdira déjà de me retourner. Le courant s'accélélera encore en traversant un village. Je serai emporté plus vite,

le long des constructions d'un hameau de montagne. Je doublerai rapidement un banc de graviers arrêté par des troncs. Poussé vers un second pont, le temps d'apercevoir un troupeau de brebis pressées de retrouver la bergerie avant les premières gouttes, je serai jeté vers une pile de béton, une colonne grise, étroite et lisse, fichée dans la rivière pour supporter le tablier de la passerelle dans une gerbe blanche, je l'éviterai à peine, protégé par la mollesse de mon bagage : un baluchon de toile rêche, imperméable, qui amortit les chocs. Un sac de solide toile étanche, serré contre ma poitrine. Renversé sur le côté, je goûterai enfin l'eau de la Garonne. Une eau fraîche, fade, limpide mais sans saveur. Froide surtout.

Le dévers s'accroît encore, et le débit augmente. Secoué par le flot gonflé de pluies, entraîné dans un rapide, je cognerai à plusieurs reprises les rochers émoussés qui se cachent sous l'écume, ballotté dans une succession de virages qui finissent par modérer l'allure quand la Garonne s'adoucit. Je retrouverai mon souffle et viendrai fuir le cours principal pour me réfugier un instant dans les eaux plus tranquilles d'une nouvelle courbe, ralenties par un haut-fond de sable clair. Derrière moi, la chaîne des sommets basculera lentement dans la pénombre en rougissant. La neige y sera rose, ou mauve sur le côté, quand l'horizon tournera à l'indigo. Les ombres, désormais bleues, s'allongeront aussi. La montagne paraîtra s'élever dans les nuages, et monter jusqu'au ciel.

Sur la gauche, devant, un canal latéral rendra à la rivière une partie de son eau, détournée par le premier barrage pour alimenter les turbines d'une centrale électrique, et invisible. Ce confluent artificiel redoublera sa puissance et son débit. Je progresserai maintenant sur une eau plus profonde, plus facile à nager. Elle rongera le coteau qui accueille ses berges. Elle creusera la montagne. Plus de maisons, aucune grange, ni troupeau. Des arbres en désordre. Des sorbiers aux feuilles ovales, pointues, des saules blancs dont les troncs sont tordus, quelques ormes, des aulnes et des fougères, où l'eau monte sans arrêt. Plus haut des pins, des conifères aux aiguilles vertes, des pointes intenses et saturées. Au-dessus, la roche nue, dont le gris tourne au pourpre, éteint. Puis le ciel.

Je m'arrêterai à nouveau, essoufflé, hébété peut-être, échoué sur la pierre froide d'un seuil qui traverse le lit en diagonale, en suggérant un gué : l'eau se fauilera entre des galets plus gros où elle rebondira dans une mousse claire. Elle retombera avec un tintement de fontaine, puis courra se glisser sous les vergnes couchés au bord de l'eau. Je n'aurai rencontré personne depuis mon départ, j'aurai seulement croisé des voitures et des tracteurs, et entendu des animaux : je resterai allongé un instant sur le ventre avant de repartir. J'écouterai l'eau couler, sonner, sauter sur les cailloux, répéter sans se lasser son cliquetis cristallin, incapable de me représenter ce qui m'attend, jusqu'où cette eau va me porter, et encore moins comment. Je n'aurai rien préparé, j'aurai froid, j'aurai seulement décidé de partir sans réfléchir, sous le seul prétexte d'avoir envie de voyager, et d'aimer nager dans l'eau.

Le fleuve s'engagera ensuite dans une courte forêt où j'entendrai des oiseaux, attentif à voir apparaître les bêtes qui viendraient boire sans attendre le crépuscule. J'avancerai sans bruit, glissant sur l'eau en dépliant les bras, guettant les mouvements des branches, le frémissement du vent. Je m'approcherai du pied des arbres, épiant le moindre bruit, je relèverai la tête et cambrai les reins, sans rencontrer quiconque dans une lumière rose.

Au sortir de ce bois désert, le jour déclinera déjà quand, devant moi, deux masses énormes et sombres, deux murs de feuilles noires et de roches grises, convergeront pour nous barrer la route : la vallée semblera se fermer, arrêtée par la rencontre des pentes arrondies qui viennent se réunir sur le tracé du fleuve. Je m'approcherai lentement, la tête levée vers ces deux blocs immenses dont la pierre émerge partout du tapis de genêts, de mousses ou de bruyères qui parvient à s'y accrocher. L'ombre du plus élevé des deux massifs aura déjà gagné le sommet de l'autre versant, où éclate encore un trait de lumière sur la cime des roches. J'avancerai fasciné par le spectacle de ce que j'imagine bientôt comme le terme prématuré de mon périple : deux pyramides de roche qui, levées l'une contre l'autre, dressent un barrage de granit pour interdire aux eaux de quitter leur montagne. Un verrou, pour fermer la vallée.

La Garonne insouciant m'emmènera droit vers l'obstacle. Elle filera sans ralentir. Parvenu sur un nouveau seuil où l'eau s'écoulera en grondant sur une chaussée de pierre, levé sur cette marche, le corps entier hors de l'eau, debout, mon sac étanche à la main, je distinguerai à présent la vallée qui s'étrangle brusquement, rétrécie par la chute abrupte des montagnes.

Après une dernière plantation de jeunes peupliers que la rivière dépasse avec entrain, les deux hautes falaises se resserreront pour former le couloir courbe où la Garonne s'enfonce sans retenue, en creusant la paroi de pierre qui se précipite devant elle. Au fond de ce sillon, un village allongé occupera l'étroit passage forcé entre ces deux parois vertigineuses. Les façades sembleront monter de l'eau lancée au ras de leurs fondations, dressées le long du cours tumultueux qui me pousse à leur pied. Les balcons seront déserts. Les fenêtres fermées. Sur l'autre rive une place s'élargira en surplomb d'un muret de maçonnerie, sous une Vierge blanche. Aussitôt, une tour carrée se lancera à mi-hauteur, derrière le bouquet d'arbres levés au-dessus des ardoises des toits. Le virage se poursuivra, encerclant les habitations sans découvrir de quai, ni hôtel sur la berge.

Enfin un pont sera jeté sur mon passage. Une arche unique de pierre dure, sans culée où accoster, une voûte large et basse que l'eau en crue comblera jusqu'au sommier, dans le vacarme de son bouillonnement. Je passerai en baissant la tête. Et en fermant les yeux. J'entendrai gronder le flot qui viendra battre l'ouvrage, pour résonner autour de moi comme au creux d'une cuve de granit.

Dès la sortie du village, le ravin finira dans la rivière, dont l'eau viendra lécher la roche dans un sifflement grave. Je ne parviendrai plus à en distinguer le sommet. De l'autre côté, la muraille verticale semblera prolonger les pignons de maisons basses : les premières lumières s'allumeront derrière leurs fenêtres. Je franchirai sans encombre un seuil que rien ne signalait, une chute courte, sèche, qui m'arrache mon sac, emporté par un flot qui me dispense de nager. Un tronc décapité roulera à mes côtés.

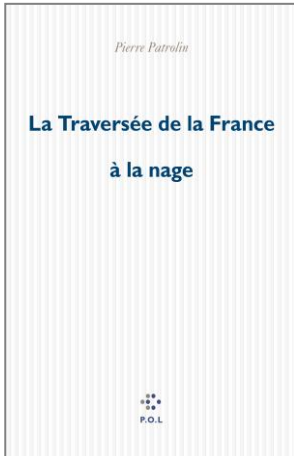
Je retrouverai mon baluchon un peu plus bas, retenu par les racines d'une souche. La nuit tombera déjà mais, jusqu'à présent, la

constance du courant m'aura souvent interdit de m'arrêter. Quand la route disparaîtra vers la gauche, les phares des voitures éclaireront en virant le flanc de la montagne. Aussitôt, le défilé s'élargira, et un court méandre ralentira ma progression. Je flotterai encore longtemps, épuisé, sans chercher les courants favorables, les coudes en appui sur mon sac, je me laisserai dériver un long moment entre deux rangées d'arbustes au feuillage serré. Un dernier remous m'agitera, avant que le flot subitement assagi ne vienne me déposer sur une rive de sable.

Le souffle doux, presque tiède, d'une brise parfumée traversera les fourrés autour de cette plage étroite. Une fois hissé sur cette grève accueillante, allongé sur le dos, je poserai la tête sur le flanc de mon baluchon encore humide. Dans le creux frais de sa masse molle. L'ombre blanche des nuages défilera en silence, loin au-dessus de moi, et le ciel me semblera une eau calme, bleu de nuit, qui glisse lentement, apaisée, sans remous, sans blanchir en sautant.

Épuisé par cette journée, le corps fourbu d'avoir été battu, jeté, secoué, emporté par la rivière, par une vitesse que je ne soupçonnais pas, je m'endormirai aussitôt.

Achévé d'imprimer en novembre 2011
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 2252
N° d'édition : 183844
N° d'imprimeur : 11xxxx
Dépôt légal : janvier 2012
Imprimé en France



Pierre Patrolin
**La Traversée de la France
à la nage**

Cette édition électronique du livre
La Traversée de la France à la nage de PIERRE PATROLIN
a été réalisée le 29 décembre 2011 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2011
par Normandie Roto Impression s.a.s.

(ISBN : 9782818014004 - Numéro d'édition : 183844).

Code Sodis : N49376-3 - ISBN : 9782818014028

Numéro d'édition : 232587.